Zeitschrift: Textiles suisses [Édition française]

Herausgeber: Office Suisse d'Expansion Commerciale

Band: - (1961)

Heft: 4

Artikel: Diversité, le grand attrait des collection

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-791827

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.12.2025

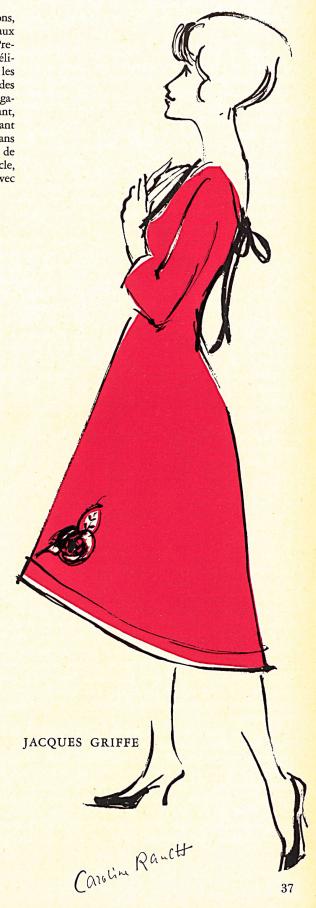
ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Diversité, le grand attrait des collections

Qu'il est plaisant de pouvoir attendre un mois avant de parler des collections. Cela donne le temps de digérer ce repas visuel trop plantureux et,

peut-être, de dégager quelques idées générales!

J'ai toujours pensé que, pendant la grande semaine des présentations, la vie des chroniqueurs de la presse quotidienne s'apparente aux travaux forcés. Observez-les, si vous êtes de ces privilégiés qui assistent aux « Premières » de la couture (privilégiés si l'on veut, car, hormis l'ambiance délirante, c'est le jour le plus mal choisi pour bien voir la collection). Donc, les forçats de la plume, assis de guingois sur une chaise, serrés comme des harengs en caque, le calepin sur les genoux, le stylo-bille à la main, la cigarette aux lèvres, se tortillant le col pour essayer de voir tout en écrivant, l'œil aussi mobile que celui des spectateurs de matches de tennis, chassant d'un geste vif la cendre qui tombe sur la jupe ou le veston, doivent, sans cesser d'inspecter le salon, décrire les modèles qu'ils n'ont pas le droit de croquer, prendre assez de notes pour revoir, le soir, en faisant leur article, la robe qu'ils ont sommairement cataloguée, l'expliquer, la comparer avec



les autres et faire ressortir les idées principales de ce spectacle aux cent cinquante tableaux. Il y faut des dons naturels et un solide entraînement. Certes, la lecture de la prose par laquelle chaque couturier explique sa collection est une aide appréciable mais, sous peine de manquer d'originalité, il convient de s'en évader. Tout cela fait que l'équipe de la chronique des modes de la grande presse est presque toujours la même. Elle se prépare, par des vacances anticipées — lorsque la rédaction y consent — aux coups de feu de janvier et juillet...

Tandis que le chroniqueur de revues a tout le temps de penser, revoir, essayer d'analyser ce qu'il a vu, pour, ensuite, en faire la synthèse...

Après ce préambule, je devrais parler des collections... Tout à l'heure si vous le permettez... Il y a encore des choses que le bavard impénitent de cette Revue voudrait dire. Parce que j'ai été, ces dernières années, et toujours davantage, frappé par un grand changement dans la structure des maisons de couture. Jadis, le nom seul d'une maison comptait. On disait Worth et l'on avait tout dit. On ne parlait pas des dessinateurs (qui ne s'appelaient pas encore modélistes). Il fallait des incidents rendus fameux par leur relation écrite pour qu'on cite le dessinateur. Par exemple, le jour où un Worth de la grande dynastie se sépara du jeune Paul Poiret, dont le style des croquis lui déplaisait. Ça, on le sut plus tard, par Paul Poiret. On connaissait M. de la Pena, chez Doucet, mais c'était une exception. Il fallait être initié aux secrets de la couture pour savoir, en 1945, que les deux modélistes de Lucien Lelong étaient Pierre Balmain et Christian Dior. Lorsqu'un modéliste accédait au renom, c'est qu'il fondait sa propre maison, comme Poiret, comme Patou, comme Chanel, comme Piguet. A ce propos, je me souviendrai toujours de Piguet me racontant sa première entrevue avec Jeanne Lanvin, à laquelle il avait été proposer des dessins qui n'avaient pas plu. « Savez-vous ce qu'elle m'a dit ce jour-là, rapportait Piguet en riant. Eh bien, elle m'a dit: « Jeune homme, vous feriez mieux de choisir une autre profession, vous ne réussirez pas dans la couture... » Plus près de nous, on a vu Guy Laroche sortir de chez Dessès pour faire sa propre maison, et réussir. Mais cela était dans la tradition. Tandis qu'on a vu Castillo associer son nom à celui de Lanvin, que, chez Dior, on a successivement assisté aux créations d'Yves Mathieu Saint-Laurent et de Marc Bohan, et, chez Ricci, à celles de M. Cahay. C'est là qu'est le changement, puisque la maison demeure en titre, mais comme une sorte de toile de fond sur laquelle s'inscrit, au générique, le nom du modéliste.

Ces digressions, dont on s'excuse, étant terminées, parlons un peu des collections d'hiver 61-62.

Il n'y a pas de rupture de style, mais une sorte de raffinement sur le déjà vu. Il semble que les couturiers se soient surtout attachés à fignoler le détail plutôt que de bouleverser la ligne. C'est une mode qui demeure volontairement jeune. Et c'est là qu'on mesure l'influence du cinéma et du théâtre, qui est aujourd'hui l'apanage de la jeunesse. Chose extraordinaire si l'on y réfléchit. A présent, les rôles de jeunes premières sont confiés à de très jeunes filles, dont les vedettes se renouvellent chaque saison, à un rythme jamais approché. Par extension, dans la couture, les mannequins sont devenus beaucoup plus jeunes que jadis. On pensait naguère que, pour présenter une robe, une maturité relative était nécessaire. Bientôt nous verrons des mannequins de quinze ou seize ans montrer, avec la sèche précision de toute jeunesse, des ensembles qui ne peuvent plus avoir cet arrondi, cette souplesse qu'on recherchait autrefois, dans la robe et dans la démarche.

Cela donne des petits tailleurs simples, légers, des jupes courtes, qui dévoilent le genou, des chapeaux faits pour ces petites têtes volontaires aux cheveux en bataille. Pour expliquer les remarques que nous allons faire, prenons une antithèse. Il n'est pas rare à New York, sur la 5e-Avenue, de rencontrer, à neuf heures du matin, une femme trop habillée, trop richement présentée, avec fourrures et bijoux; il y a un mot pour cela, elle est « overdressed ».

La mode parisienne d'aujourd'hui est exactement le contraire. Elle fait jeune, bon enfant, décontracté. Mais ne vous y trompez pas, elle est extraordinairement recherchée. Dès l'instant où vous abandonnez délibérément le scandale d'une ligne toute nouvelle (cf. le new-look de 1947), dès que vous vous réfugiez dans la simplicité apparente, dans le faux dépouillement, les artifices de coupe et les détails prennent une importance capitale.

Ce n'est pas un hasard si l'on retrouve chez Laroche, chez Cardin, chez Ricci, chez Griffe, chez Lanvin, chez Goma, des effets asymétriques ou en spirale, comme chez Jacques Heim; si l'on joue sur les boutonnages, si





